

Idées fortes

La perspective patrimoniale d'Yves Beauchemin

Éric Etter

Number 55, December 1992, January–February 1993

Patrimoine et littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Etter, É. (1992). Idées fortes : la perspective patrimoniale d'Yves Beauchemin. *Continuité*, (55), 18–22.

IDÉES FORTES: la perspective patrimoniale d'Yves Beauchemin

propos recueillis
par Éric Etter

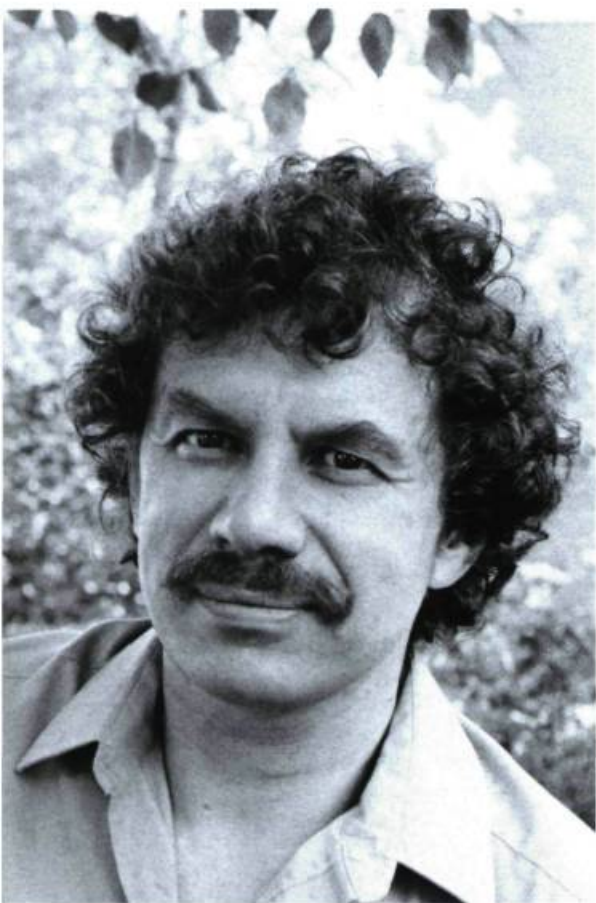


Photo: Kéro.

Nul besoin de présenter Yves Beauchemin, l'écrivain. *Le matou* et *Juliette Pommerleau* ont fait le tour de la planète. Ce que l'on sait moins, c'est que l'écrivain n'a pas hésité à s'engager dans une cause patrimoniale, soit celle de la préservation du Vieux-Longueuil. Membre fondateur de l'Association des résidents du Vieux-Longueuil, il lui a donc été possible de constater sur le terrain que l'action n'allait pas toujours de soi. Cette

expérience, combinée à sa réflexion personnelle sur le sujet, rejoint une des préoccupations de *Continuité*, soit d'envisager le patrimoine en perspective. Celle d'Yves Beauchemin est large, généreuse, comme vous pourrez le constater à la lecture de ce compte rendu d'entrevue que l'auteur a bien voulu nous accorder récemment.

Yves Beauchemin, quelle serait votre définition du patrimoine?

Le patrimoine est essentiellement le fruit du travail des générations qui nous ont précédés, dans ce qu'elles ont de plus significatif et de plus beau, tout en conservant une vision d'ensemble. Pour moi, on n'a pas sauvé le patrimoine quand on a préservé dans un village une église, le presbytère et la maison du notaire – alors que tout le reste est passé à l'aluminium ou s'est transformé en cubes de brique. Ce n'est pas ça le patrimoine. Les maisons d'accompagnement sont aussi importantes que les maisons exceptionnelles parce qu'elles les mettent en valeur et c'est l'ensemble qui crée l'atmosphère, qui crée la qualité de vie.

On prend conscience des désastres architecturaux apparus après la Deuxième Guerre mondiale, alors que nous avons versé dans un modernisme à outrance, notamment avec l'influence de Bauhaus. De sérieux mouvements sociologiques sont survenus au Québec, dont l'urbanisation très rapide, accompagnée également d'un prolétariat chez les Québécois, qui faisait d'eux des locataires. Or quand nous sommes locataires, nous ne pouvons contrôler notre environnement bâti. Et on a cru naïvement que nous pourrions garder les villes agréables en plantant partout des conciergeries de quinze ou vingt étages, tout en les sillonnant d'autoroutes, sans tenir compte de la prolifération des automobiles.

Voilà pourquoi les villes deviennent infernales. De plus, à Montréal, cela a un effet dramatique. Montréal est en effet soumis à un phénomène courant en Amérique, c'est-à-dire l'étalement urbain: les villes se vident de leur substance et nous perdons le contrôle, nous les francophones, de l'île de Montréal. Ce fut le cas lors du référendum. C'est donc dire que le patrimoine mène à la politique, car tout se touche. Cet étalement urbain – dont une des manifestations les plus malheureuses touche, à mon sens, les centres commerciaux, mais aussi l'agrandissement de la couronne nord montréalaise – provoque actuellement un changement rapide des rapports de forces linguistiques et culturels. La ville perd présentement peu à peu sa majorité francophone, et cela va engendrer des conséquences incalculables.

L'étalement urbain a, en quelque sorte, désancré l'identité des Québécois par rapport à leur ville...

On ne peut se permettre de perdre Montréal, car Montréal est le cerveau, le système nerveux du Québec. Il y a des centres secondaires essentiels – par exemple Québec, Chicoutimi, Trois-Rivières –, mais on devra réagir rapidement. Ce n'est pas là une tâche facile: c'est une opération majeure, qui nécessite l'engagement de plusieurs leviers du gouvernement.

La conservation du patrimoine n'est-elle pas intimement liée, sinon à l'affirmation souverainiste ou indépendantiste du Québec, à tout le moins à celle de la société distincte qui s'appelle le Québec?

Bien sûr, car le patrimoine, dans un sens large, ce sont les éléments qui le composent, particulièrement les éléments auditifs et les éléments visuels. Quand vous êtes dans une ville, les éléments auditifs représentent la langue qui est par-

lée. Le français est donc la culture dominante, la culture intégrante qui, soit dit en passant, devrait l'être davantage. Les éléments visuels comprennent tout ce qui nous conditionne. Il est étonnant de constater que Montréal reste une ville agréable à vivre, même après la crise d'enlaidissement qu'elle a subie. C'est une ville où l'on mange bien, où l'on aime y causer (il y a beaucoup de cafés). Il y règne une vie culturelle diversifiée, abondante et une joie de vivre. Mais je me demande combien de temps encore cette qualité de vie va résister à l'enlaidissement et à la déshumanisation, parce qu'à un moment donné, on risque d'atteindre un point limite. Et une fois qu'il est atteint, c'est très difficile de revenir en arrière.

Par exemple, à Longueuil, la 132 a été construite en 1967 à l'occasion de l'Expo. Avant cela, toutes les rues transversales à la rue Saint-Charles finissaient au fleuve. On avait un accès au fleuve. On l'entendait et on le voyait. On pouvait aller se mettre les pieds dedans même si, à l'époque, il commençait à être sérieusement pollué. Depuis, on a été complètement coupés du fleuve. C'est une aberration: toute la rangée de maisons le long du fleuve, qui étaient superbes, ont perdu leur raison d'être. Certaines ont été démolies pour faire place à des conciergeries. La pollution sonore nous atteint: je demeure à un kilomètre de l'autoroute et l'été, je ferme mes fenêtres quand je veux dormir. Ils ont essayé d'améliorer la situation en créant la promenade René-Lévesque entre l'autoroute et le fleuve. Effort héroïque mais quelque peu vain. Vous pouvez vous promener à bicyclette au bord d'une rangée d'arbres, mais vous vous retrouvez entre le fleuve et une voie de circulation composée de huit couloirs, qui est assourdissante, ce qui n'aide aucunement à créer un environnement sécuritaire et agréable.

De telles décisions entraînent de lourdes conséquences quasi irréversibles. Il serait possible d'enterrer la 132, mais cela nécessiterait entre 20 et 40 millions de dollars. Aussi je remarque que la volonté politique de sauvegarder le patrimoine, autant de la part du ministère des Affaires culturelles que des municipalités, a beaucoup diminué. Surtout avec la modification de la *Loi sur les biens culturels* il y a quelques années, qui est une délégation de pouvoir aux villes. En fait ce n'est pas une délégation, c'est un délestage, car il n'est accompagné d'aucune somme d'argent. Cela s'est produit à la fin du régime péquiste et d'après moi, c'est une grave erreur que de remettre tous ses problèmes de patrimoine aux mains des municipali-

tés, car elles ne sont pas prêtes culturellement à les assumer. De plus, elles se plaignent souvent, à juste titre, de ne pas avoir l'argent pour y parvenir.

Aussitôt qu'on délègue, on perd en quelque sorte un niveau de compétence et une vue d'ensemble. Par exemple, nous avons eu recours, à Longueuil, au ministère des Affaires culturelles, mais en se référant à la classification «intérêt régional», le MAC refuse de s'engager. Et comme la Ville refuse aussi de s'engager et que pour que l'on soit d'intérêt national Samuel de Champlain doit y avoir dormi au moins deux fois, vu qu'il n'existe pas beaucoup de places comme ça à Longueuil, personne ne s'en occupe. C'est de cette façon qu'on a perdu il y a sept ans les appartements du frère Marie Victorin, qui étaient demeurés intacts et qui étaient situés dans l'ancien collège du Vieux-Longueuil. Ils ont été démolis à la suite de la décision d'une commission scolaire afin d'y établir des bureaux. Certains édiles municipaux avaient une vague idée de qui pouvait être le frère Marie Victorin, et le MAC affirmait pour sa part que c'était du ressort municipal. On perd de cette façon une vision d'ensemble et la perte, l'éradication de tout un patrimoine bâti. Selon moi, le décor dans lequel on vit conditionne énormément les gens qui y vivent et conditionne la façon de vivre leur culture. Je crois qu'un décor qui deviendrait bêtement et laidement nord-américain à la mode des années 70, inciterait davantage à s'angliciser; finalement, on perd ces rappels constants et visuels d'un passé et d'un présent, car il ne faut pas toujours penser à l'architecture du passé, mais d'un présent qui devrait se construire en fonction du passé, c'est-à-dire en témoignant du passé, en s'inspirant, de façon à ce qu'il y ait une continuité et un reflet.

À Longueuil, il existe quand même une ou deux assez bonnes réalisations, par exemple, le long du chemin Chambly, une ancienne chocolaterie achetée par un marchand de produits pour jardin qui a fermé et qui fut reprise par la suite par un promoteur qui a remis à jour la structure originale. Il l'a entièrement refaite dans le style de l'époque. Cela en fait un édifice à bureaux qui a beaucoup de style et qui témoigne de certains éléments du passé de Longueuil. Même si 90 % de l'édifice a été refait, on y décèle un style, des allusions au passé. C'est un exemple, mais c'est plutôt l'exception. En général, on éradique tout ce que l'on peut, on efface tout comme si c'était une plaie honteuse et on recommence avec l'esthétique minimaliste qui m'horripile, véritable refus de l'imagina-

tion. C'est l'effet pervers de l'esthétique du Bauhaus, qui dit que l'ornement est un crime. Ce mouvement a été une aubaine inespérée pour les avaricieux qui voulaient construire des édifices de quatorze étages sans ornementation: vous baissez vos coûts de construction de 20 %, ce qui vous laisse plus d'argent dans vos poches. Et en plus, vous pouvez vous dire: ce n'est pas parce que je suis pingre que je peux maximiser mes profits, c'est parce que je m'inspire d'une esthétique d'une pureté de ligne, d'une architecture qui se veut uniquement fonctionnelle. Une espèce de caution esthétique existe également pour faire des choses très laides. Heureusement, nous sommes en train d'en sortir avec le postmoderne. On se force un peu plus pour essayer de recréer un certain effet de beauté. Une autre chose que l'on pourrait ajouter, c'est qu'on s'aperçoit maintenant que les villes anciennes, par exemple une ville comme Paris, construite au XIX^e sur cinq ou six étages, et même Montréal construite sur trois étages, proposaient un art de vivre, alors que cette façon de construire les villes a été quasiment rejetée. Il n'y a pas les mêmes rapports sociaux dans une ville bâtie sur trois étages que dans une autre remplie de tours de dix étages et plus (et même cinq étages et plus). Ces grands ensembles deviennent des îlots de solitude. À cause de la concentration d'habitations, ils engendrent également des problèmes de circulation automobile insurmontables, insolubles. Ce qui nous amène aux problèmes d'environnement.

Il y a aussi tout l'aspect convivial qui disparaît...

Oui, et tout cela est en général d'une laideur mortuaire. Je suis certain que vivre dans un tel environnement crée, de façon imperceptible, un état de dépression. Vous ne pouvez pas être aussi en forme dans le laid que dans le beau, dans l'impersonnel que dans le chaleureux: le cerveau humain n'a pas changé depuis des milliers d'années et réagit aux mêmes stimuli.

Qu'est-ce qui vous a incité à plaider la cause patrimoniale?

Je n'ai aucun mérite, car ce que je dis l'a déjà été des milliers de fois. Ce sont mes observations qui m'ont confirmé dans cette voie. Quand je me promène en ville, j'observe continuellement et je tire des conclusions. Le seul mérite qu'elles ont n'est pas d'être nouvelles, mais d'être issues de mes réflexions. Je faisais une remarque l'autre jour à un président de société d'histoire en passant devant la rue Châteauguay, non loin d'ici. Une superbe maison venait

d'être construite. On pouvait voir, sur la façade, la porte principale, mais devant cette porte, il y avait un immense garage avec deux immenses portes. Et je disais à la personne avec qui je me trouvais: cette maison nous donne un message. C'est que juste de la façon dont elle est construite, ce qui est mis en évidence c'est le garage avec ses deux immenses portes et les deux automobiles. Cette maison est un hymne à l'automobile. Dans les maisons anciennes, on voyait d'abord la porte principale; les écuries étaient à l'arrière. Le moyen de déplacement devenait secondaire tandis que là, il a priorité. Même si le garage est bien fait, bien proportionné, cette maison donne un message qui à mon avis est nocif, parce qu'il démontre un besoin hypertrophié de l'automobile qui a, somme toute, démoli et détruit la moitié de nos centres-villes.

Par exemple, la façon dont on aménage les stations service est irréaliste. Une station service à Paris, c'est tout simplement la place requise pour installer une pompe à essence qui est intégrée dans la vieille rue. Alors qu'en Amérique, quand on fait une station service, il faut qu'il y en ait d'abord une, deux, trois ou quatre, qui se sentent inutiles sur le même coin de rue, ce qui est le comble du gaspillage, car elles occupent un espace démesuré qui élimine des dizaines de logements. Et c'est laid, et c'est triste. Particulièrement les soirs d'hiver, où la circulation urbaine diminue considérablement. Vous arrivez dans un vrai *no man's land*, des terrains de stationnement qui s'ajoutent à ceux des centres commerciaux qui sont d'une tristesse à faire mourir. On se croirait dans un roman de Koestler.

Pourrait-on parler de désertification?

Oui, et qui brise complètement la trame de la rue, qui l'annule. C'est une attitude agressive et insolente vis-à-vis de l'ancien bâti. Et comme ça s'est fait de façon graduelle et que les Québécois font partie d'un pays qui a toujours été colonisé, on a été habitués à obéir et à trouver normal que les décisions ultimes ne viennent pas de nous, mais plutôt d'un gouvernement extérieur, on a laissé faire. On revient encore une fois à la politique. Alors, ça entretient une attitude de laisser-faire chez les Québécois qui, comme ils sentent que leur pays ne leur appartient pas complètement, n'ont pas développé de réflexes sainement revendicateurs, comme le droit de bien vivre au sein de son espace. Des attitudes qu'on retrouve beaucoup plus ancrées chez les Européens parce qu'ils ont été habitués à défendre et à protéger leur espace national. Nous, nous

sommes en train de l'apprendre et tout ce que je souhaite, c'est qu'on l'apprenne assez vite avant que le désastre soit complet. À Longueuil, on sauve 50 % du Vieux-Longueuil. Déjà, la moitié du Vieux-Longueuil a été détruite. Entre les années 50 et 70, plus de 300 démolitions ont eu lieu. C'est énorme comme destruction d'un bâti patrimonial. Et une grande partie du Vieux-Longueuil a perdu de son homogénéité. Je trouve que si on réussit à sauver ce qui reste du Vieux-Longueuil, ce sera une très belle leçon symbolique. Cela prouverait qu'un quartier, même gravement atteint, a pu se reprendre en main, qu'il ne s'est pas laissé mourir même si ses chances de survie étaient assez diminuées. Et je rêve – évidemment, car l'écrivain en moi ne dort jamais – d'une opération à la Varsovie pour le Vieux-Longueuil et aussi pour le Vieux-Montréal. Même si ce sont des projets à long terme, sur deux ou trois générations, il faut que les édifices patrimoniaux, qui ont été stupidement démolis et sauvagement remplacés par des terrains de stationnement ou des bicoques qui ne sont pas faites pour durer bien longtemps et qui sont d'une grande laideur, fassent l'objet, à long terme, d'un plan d'aménagement, de reconstruction. En reconstruire des copies, comme on l'a fait pour le centre de Varsovie, anéanti lors de la dernière guerre mondiale. Les Polonais, pour qui la ville avait une valeur historique et symbolique, l'ont refaite avec des moyens bien plus restreints que ceux dont nous pourrions disposer ici. Alice Parizeau m'en avait parlé. À son retour à Varsovie, après une très longue absence, elle a été très émue de revoir à nouveau intact, debout, l'édifice en flammes duquel elle s'était échappée, poursuivie par les Allemands. On a ainsi réparé les méfaits de la bêtise humaine et des atrocités de la guerre. Elle me racontait cela avec les larmes aux yeux. Je trouve que cette reconstruction est un très beau geste collectif et il faudrait que nous en fassions autant, mais nous n'en sommes pas là.

Ne faut-il pas également redonner une fonction au bâtiment?

Il faut préserver, autant que possible, les fonctions sociales et économiques des édifices d'une ville, car ces dernières ne sont pas apparues par hasard. Elles sont le fruit d'une longue recherche d'équilibre entre la demande et les besoins nécessaires à la ville. Cela a pris peut-être des centaines d'années, plusieurs générations, avant que se constitue une rue principale, avec sa diversité de commerces. Mais quand on saccage cela d'un coup dans le cadre d'un grand projet de planification

universitaire et arrogant, on risque d'occasionner des dégâts sociaux importants.

À Longueuil, nous avons un problème avec la rue Saint-Charles. L'avantage d'habiter le Vieux-Longueuil, c'est qu'il a conservé certaines fonctions de village. Il y a moyen de magasiner autour à pied, mais c'est de moins en moins vrai à chaque année à cause de la construction du centre commercial. Cette diversité s'y est transportée. Le centre commercial n'est pas un endroit sans agrément, mais il contribue à vider la rue Saint-Charles de sa substance. Cette rue est devenue de moins en moins intéressante pour les résidents parce qu'on y retrouve treize banques et une trentaine de restaurants: je ne vais qu'à la caisse populaire et je mange à la maison la plupart du temps... Donc la rue Saint-Charles qui avait une fonction locale, acquiert actuellement une fonction régionale, mais elle n'arrive pas, elle ne peut s'en acquitter de façon convenable car elle n'est pas assez grosse. Alors tout va mal: les petits et les anciens commerçants qui sont toujours là en arrachent. Il y a bien une corporation «Rues principales» ici, mais on attend qu'elle fasse ses preuves. Et pour cela, il doit y avoir une volonté politique. En fait, il faut que convergent la volonté populaire et la volonté politique. À l'ARVL, nous avons sensibilisé les gens et cette volonté populaire pour conserver au Vieux-Longueuil ses qualités de base existe bel et bien. Quant à la volonté politique ou municipale, elle m'apparaît à peu près absente. Des opérations de maquillage et de façade ont lieu. De nombreux rapports et études ont été commandés à des firmes, ce qui donne beaucoup de contrats: c'est peut-être une façon de lutter contre le chômage chez les professionnels, mais en pratique, il ne s'est rien fait. Actuellement, il y a une opération «Rues principales», qui est en marche depuis un an et demi, et on arrive en ce moment à un point crucial parce que des consensus ont été établis à la table de concertation et qu'ils ne sont pas appliqués par la Ville. C'est comme si le spectacle «Rues principales» suffisait et que la vie continuait son cours comme avant. Un rajustement s'avère essentiel, car le travail remarquable fait par «Rues principales» – qui a quand même donné des résultats intéressants dans d'autres villes – risque de perdre sa crédibilité. Je ne mets pas en cause l'honnêteté et la sincérité des animateurs de «Rues principales», ma question s'adresse à la Ville.

Comment réagir face à des édiles municipaux qui ne sont pas toujours sensibles à la question patrimoniale?

Il ne faut pas leur mettre tous les torts sur le dos. D'abord, nos premières manœuvres en tant que groupe de pression ont parfois manqué d'habileté. D'accord nous sommes un mouvement de pression, mais nous devrions aussi en être un de séduction. Mais nous vivions une situation à tel point critique que c'est un cri d'alarme qui a donné naissance à l'ARVL. Donc nous sommes arrivés évidemment avec les griffes quelque peu sorties et nous avons peut-être un peu raidi les autorités municipales. Cela dit, les mentalités évoluent. Une commission du patrimoine a tout de même été créée. Je pense qu'il est beaucoup plus difficile de faire de l'urbanisme sauvage aujourd'hui qu'il y a dix ans. Certains acquis sont presque impalpables dans le changement des mentalités. Mais il faut arriver à placer le débat au-dessus de la politique partisane et c'est difficile parce que parfois, nous-mêmes n'avons pas été très habiles à ce niveau-là. Nous sommes tous victimes des mots.

Quand je vous dis cela, c'est que pour se désenlaidir, nous devons prendre conscience de notre laideur. Longtemps, au Québec, la phrase inscrite au bas de chaque plaque d'immatriculation était «La Belle Province»! La belle province c'est bien beau, mais c'est de la langue de bois pur lard, car lorsqu'on regarde le Québec froidement, qu'on met de côté certains paysages agricoles qui sont encore très beaux, certains îlots urbains qui ont été miraculeusement préservés, certains quartiers résidentiels modernes qui ne sont pas trop mal foutus, en général, le Québec, c'est très laid. Et Denys Arcand disait entre autres, dans un article du *Devoir*, que Montréal est une des villes les plus laides au monde. Il ne pourrait pas penser vivre ailleurs parce qu'il aime la vie à Montréal, mais quand on regarde ça froidement, sans que notre patriotisme ou notre sentimentalisme nous aveuglent, c'est laid. Quand on dit que le Québec est la belle province et que notre devise est *Je me souviens*, on oublie que le Québec est laid et que l'enseignement de l'histoire ne se fait plus maintenant qu'au secondaire IV. C'est *Je me souviens*, mais en fait on est en train de tout oublier, car on n'enseigne plus l'histoire nationale. Et c'est un autre sujet: l'abandon de l'histoire nationale a un impact direct sur le patrimoine bâti, parce que le patrimoine bâti tient son sens de l'histoire. Et si vous ignorez l'histoire, une maison ou un édifice a beaucoup moins de signification pour vous.

Mais beaucoup de ces témoins bâtis disparaissent peu à peu...

Bien sûr et nous assistons à une espèce de lobotomie de toute une conscience collective. Jusqu'à récemment, les séances du conseil municipal s'ouvraient toujours par une prière qui commençait par la «Belle et grande ville de Longueuil». Longueuil est une grande ville, certainement, mais Longueuil est, dans l'ensemble, très laide. Et tant que les Longueuillois ne s'apercevront pas que leur ville est très laide, ils ne pourront pas grand chose. Quand on ne voit pas la laideur, on ne peut la faire reculer. Il faut d'abord prendre conscience qu'on est laid. Je pense que tout travail d'amélioration de soi-même ou de son milieu provient d'une souffrance, de la constatation d'un manque. Je pense que l'inventeur du feu était quelqu'un qui avait peur de l'obscurité et qu'il était frileux. Ça venait d'une souffrance, de la peur de l'obscurité, du froid. J'ai longtemps refusé une telle conscientisation.

Pendant des années, quand je me promenais à Montréal, je sentais en moi une très grande tension parce que j'essayais de ne pas voir la laideur, de n'en voir seulement que les beaux aspects, les beaux points de vue, les beaux coins. Et ça créait chez moi une souffrance terrible, car je n'étais pas aveugle. Je voyais bien que c'était une ville qui était en train de perdre sa beauté. Toutes les anciennes corniches victoriennes se voyaient graduellement remplacées par de la tôle ondulée, de l'aluminium, du vinyle, etc. À un moment donné je me suis dit: écoute, tu ne peux pas vivre dans un état de tension comme ça parce que ce que tu voudrais voir et ce que tu vois s'opposent de plus en plus, alors accepte que la ville soit laide. Et une fois que tu auras accepté ça, essaie de travailler à l'embellir. Voilà par où commencer.

Mais c'est un travail d'envergure! Pour une personne qui prend conscience de cet état de fait, combien y en a-t-il qui l'ignorent parce qu'ils n'ont plus de référents?

Ça, c'est une question de culture. C'est un problème social très important. Et je pense qu'il ne faut pas attendre que tous les Québécois soient devenus des amateurs passionnés du patrimoine pour que le gouvernement reprenne les choses en main.

Phyllis Lambert me disait l'an dernier que si le MAC ne reprend pas en main le patrimoine québécois – et laissons de côté la distinction régionale nationale, c'est une distinction totalement erron-

née –, avec les budgets nécessaires, dans dix ans il n'y en aura plus de patrimoine. Quelques églises, quelques édifices vont subsister, tout au plus. Il n'y a qu'à faire une différence entre l'état de nos villages et ceux de la Nouvelle-Angleterre, et je ne vous parlerai même pas de l'Europe, pour voir que les dégâts sont importants. Heureusement, ils ne sont pas tous irréversibles: l'opération aluminium est souvent une opération de maquillage superficielle. En général les centres-villes, à l'exception de ceux de Saint-Hyacinthe, de Saint-Jean-sur-le-Richelieu, de Québec et peut-être une partie de Sherbrooke, sont les plus laids. On pourrait en parler longtemps.

Militer pour le patrimoine doit être très exigeant, il faut prévoir une relève...

C'est sûr, comme n'importe quel combat. Nos énergies sont limitées. Ici, notre organisation est encore très solide. Nous avons peut-être certains problèmes avec la relève. Ce n'est pas facile parce que nous sommes devenus un moyen de pression. Mais nous sommes encore bons pour quelque temps et je suis plutôt optimiste quant à l'avenir de l'ARVL. Il faut aussi, individuellement, se ménager des périodes de relâche et de repos; c'est important. Je suis dans une de ces périodes parce que je travaille présentement à un livre. Sinon ça risque de devenir une fixation, de créer une usure nerveuse certaine. Il y a un ou deux romans que je n'écrirai jamais à cause de mon engagement dans le Vieux-Longueuil, parce que j'ai calculé que les deux ou trois ans passés à temps plein en cumulant les deux ou trois jours que j'y consacrais par semaine, je ne les ai pas passés à écrire. Ça fait bien des pages qui ne sont pas écrites et que je n'écrirai jamais. Il faut moduler. Mon enthousiasme n'a pas diminué, mais il y a une certaine sagesse qui me dit que je ne suis pas Superman. Toutefois, mon intérêt va toujours demeurer, et plus que mon intérêt, mon activité.

Quel est votre degré d'optimisme quant à la conservation du patrimoine?

Le maintien du patrimoine va être lié aux décisions collectives que prendront les Québécois relativement à leur avenir politique. C'est clair comme de l'eau de roche que si on recule devant l'indépendance et qu'on se contente d'être une province à moitié dévorée dans le système fédéral, tout va y passer: le français et le patrimoine. Dans 50 ou 60 ans, il restera évidemment quelques édifices, quelques noms de rue, mais on aura tout perdu. L'amour du patrimoine, l'amour de la langue, c'est l'amour de la culture en

général, c'est l'amour de ce que l'on est. Les Québécois apprennent à s'aimer de plus en plus eux-mêmes, tout en acceptant de plus en plus les autres dans leur différence et c'est ce qui est merveilleux.

C'est pour ça, avec le cosmopolitisme des grands centres, particulièrement Montréal, qu'il y a une sorte de réussite timide de francisation de tous ces éléments d'origines diverses. C'est encore très fragile et très menacé. On l'a vu avec les résultats du référendum sur l'île de Montréal, où le oui l'emporte. Ce résultat reflète les équilibres ethniques qui prévalent sur l'île, et comme je le disais tout à l'heure, si on perd le contrôle, à un moment donné on va tout perdre, car si on perd l'île de Montréal, qu'elle devienne un jour majoritairement anglaise, ce qui peut se produire d'ici 15 ans – car elle perd 1 % de francophones par année –, on ne pourra plus refuser le bilinguisme. Les anglophones, beaux joueurs, vont évidemment nous proposer le bilinguisme avec le français prioritaire. Ce qui signifie ni plus ni moins l'arrêt total de l'intégration des allophones au français. Ce sera fini, parce que le message d'une affiche bilingue veut dire de choisir le message que l'on veut. Spontanément je lis le français, mais les immigrants vont faire la même chose, à l'inverse: ils ne vont lire que l'anglais, ils ne verront plus le français. Pour eux, le français va disparaître, il n'existera plus. Donc tout ce qui reste de la loi 101 va s'écrouler, on va se retrouver minoritaires sur l'île et une fois que Montréal sera bilingue, comment voulez-vous refuser le bilinguisme pour le reste du Québec? Ce sont les enjeux et le patrimoine est inclus là-dedans.

Malgré tout, on ne sort pas d'une défaite, on sort d'une victoire, fragile certes, mais qui ne nous laisse pas présager des combats très faciles pour demain. Et je pense que les Québécois sont en état d'évolution. Mais le temps presse car les facteurs démographiques sont puissants et difficiles à contrecarrer. Et le ministre Ryan parle d'alléger la loi 178: c'est catastrophe.

D'une autre façon, on pourrait aborder l'approche du patrimoine sous l'angle de l'automobile. On ne peut pas laisser aller le transport en commun, et par le fait même la prolifération de l'automobile, et s'imaginer qu'on sauve le patrimoine. Les villes doivent être repensées en fonction d'un abandon de l'automobile le plus complet possible. Il faut diminuer le nombre d'automobiles sur la planète, c'est une implication primordiale et aussi écologique totale. En 1950, il y avait 50 mil-

lions de véhicules sur la terre; en 1992, il y a 500 millions de véhicules. C'est une croissance exponentielle complètement démente qui a complètement démolì nos villes, et là, on ne parle pas des incidences sur l'environnement, l'atmosphère. En Amérique, nous n'avons pas de tradition pour résister contre l'automobile. Je suis allé à Prague en décembre dernier: j'ai été ébahi de voir le nombre d'automobiles: j'aurais pu traverser les rues les yeux fermés. La ville n'a pas été saccagée par l'automobile. Il y a peut-être trop d'automobiles pour les rues qu'il y a là, mais ces rues tiennent le coup. Les Tchèques n'ont pas pris de décisions trop navrantes pour placer ces automobiles. J'ignore d'ailleurs où ils les mettent...

Ici, à Montréal, dans les années 30, quand le marché de l'automobile a pris de l'expansion, on a élargi le boulevard Dorchester, on a saccagé des milles de maisons patrimoniales, on a créé des terrains de stationnement au hasard, n'importe où... La spéculation foncière s'en est suivie. Rapidement des maisons en pierre, construites selon une expertise remarquable, une belle esthétique, disparaissaient avec le terrain sur lesquelles elles étaient bâties et devenaient des terrains de stationnement, souvent la propriété de compagnies américaines. C'est formidable un terrain de stationnement: ça rapporte, aucun entretien, on change l'asphalte aux dix ans, pas besoin de chauffage ni de planter d'arbres.

Et tout cela nuit à l'écrivain...

Oui. Par exemple, l'action de *Juliette Pomerleau* se passe en majorité à Montréal et à Longueuil, mais elle se déplace aussi dans plusieurs villes – c'était pour moi une tentative timide d'appropriation de l'espace québécois –, alors des scènes importantes se passent à Saint-Hyacinthe, à Joliette, à Sherbrooke et à Trois-Rivières. À Trois-Rivières, je suis allé faire du repérage, comme dans toutes ces villes, pour y situer trois scènes. Quand j'y suis retourné deux ou trois ans plus tard, les trois édifices où se déroulait l'action avaient été démolis. Il ne reste plus rien, on ne reconnaît plus rien. Ce n'étaient pas des édifices exceptionnels, mais l'un d'eux était tout de même très beau et les deux autres étaient deux petites maisons de brique, à pignon, tout à fait charmantes. Ces édifices ont été remplacés par des choses beaucoup moins intéressantes. Tout le coin a changé, ça m'a beaucoup frappé. Je ne suis pas repassé à tous les endroits, mais je crois que j'aurais eu quelques mauvaises surprises. C'est très insécurisant pour un romancier parce que son univers roma-

nesque appuyé sur du réel a, à un moment donné, basculé. Ce n'est pas bon de masquer nos villes comme ça et je termine là-dessus, un point de vue philosophique, mais nous savons tous que nous sommes promis à la mort et que tout est temporaire. Cette conscience de notre condition humaine est amplifiée, au XX^e siècle, par une grande instabilité sociale: un taux de divorce élevé, des mariages qui ne durent pas, le système de valeurs est bouleversé.

Dans le monde nord-américain, les gens changent continuellement de ville; enfin, c'est une instabilité complète qui explique en grande partie la forte consommation de valium, l'état d'insécurité chronique des gens. À mon sens, une des missions des villes, des belles villes, consiste à créer un sentiment de permanence pour reconforter l'âme humaine. C'est important que je puisse montrer à mes enfants que c'est dans tel restaurant que j'ai rencontré leur mère quand j'avais 22 ans et que ce dernier n'ait pas trop changé, que je puisse dire qu'elle était assise là, sous ce tableau, et que pour la première fois, j'ai eu le goût de l'embrasser. C'est très reconfortant de pouvoir faire ça. Les Parisiens peuvent le faire. Je me souviens de mon éditeur qui me reconduisait à l'hôtel, non loin du boulevard Saint-Germain et qui me montrait certains édifices en m'indiquant où demeurait Roger Nimier, et à côté, Simone de Beauvoir. Quand je vois ça, me disait-il, c'est comme si je retombais dans ma jeunesse. Ce plaisir-là, aucun Montréalais ne peut l'avoir. La rue Sherbrooke que j'ai connue en 1962 est aujourd'hui méconnaissable. Tous mes souvenirs ont été détruits. Une grande partie ne s'appuie plus sur rien et c'est la condition de tous les Montréalais et de tous les Québécois. C'est très insécurisant et je pense qu'à long terme, c'est mauvais pour le moral collectif.

Ce sentiment de permanence doit être donné par de beaux ensembles architecturaux. Non pas qu'ils soient conçus dans l'immobilisme, de toute façon tout change, mais il faut quand même maintenir un minimum. Il y a le travail du temps, les incendies, les guerres qui vont hélas se charger d'opérer une sélection, parfois heureuse, mais le rôle principal d'une ville, d'un village et de son architecture consiste à assurer une certaine stabilité émotive par une permanence architecturale. On en a grandement besoin: on serait beaucoup plus heureux si on pouvait compter là-dessus. C'est somme toute de la santé mentale.